

John Lennon : ses dix chansons inoubliables

François Gorin

Télérama, le 08/12/20



Août 1980, New York. John Lennon arrive au studio d'enregistrement The Hit Factory pour une session d'enregistrement de son dernier album, *Double Fantasy*. Vinnie Zuffante/Michael Ochs Archives/Getty Images

Assassiné le 8 décembre 1980, le plus complexe et fulgurant des Beatles aurait aujourd'hui 80 ans. De sa discographie solo, couvrant une seule décennie, on a tendance à ne retenir que l'hymne utopiste "Imagine". Voici dix titres choisis qui valent mieux qu'un souvenir.

Quand ils étaient encore les Quatre et nous des ados, Paul aux yeux doux avait les faveurs des filles et les garçons préféraient John au verbe acide ; qui voulait se distinguer élisait George le taciturne et tout le monde aimait le jovial Ringo. Après la séparation, chacun des Beatles exposa les facettes de sa personnalité. Enfin, surtout John Lennon. L'imaginaire collectif tendit certes à le figer dans le doux rêveur aux lunettes rondes d'*Imagine*. Mais chez cette pop star rebelle, qui changeait de look et de coupe de cheveux comme de chemise, cohabitaient dans le désordre un hippie politisé et un individualiste forcené, un macho hâbleur et un féministe convaincu, un rocker cuir et un baladin languide, un prolo émancipé et un intello frustré, un écorché vif et un éternel blagueur. Du militant pacifiste de 1969 à l'homme au foyer sortant de sa retraite dorée pour un ultime album partagé avec Yoko Ono (*Double Fantasy*, 1980), Lennon se sera livré sans retenue, yin et yang mêlés, musicien inégal et qui d'ailleurs, à l'inverse d'un McCartney, aurait pu faire autre chose que de la musique

(plasticien, pasteur, politicien, publicitaire ?), mais figure de son temps et personnage toujours passionnant. Au-delà des Beatles qui firent sa gloire, voici dix morceaux de John Lennon en solo qui valent d'être réécoutés peut-être avec plus d'attention que les autres, à l'heure des commémorations

“Instant Karma!” (single, 1970)



Quelques mois plus tôt paraissait *Cold Turkey*, du Lennon primaire, bluesy, évoquant la douleur du manque. Le sevrage est double : de l'héroïne, qui a vu la silhouette de notre héros fondre à vue d'œil, son visage s'émacier sous la barbe, et des Beatles, dont il porte le deuil à la japonaise, habillé de blanc. Mais *Instant Karma!* balaie tout cela. Un hymne absolu, d'une énergie dingue, conçu et enregistré en dix jours, la voix métallique adossée au mur du son de Phil Spector, les intonations graves imitant Elvis, les claps, le refrain hurlé, tout passe comme une lettre à la poste et ici pas de message pour manif à la *Give Peace a Chance*, juste un refrain-slogan ravageur, « *and we all shine on...* ». Du bouddhisme atomique.

oO“Hold on” (“Plastic Ono Band”, 1970)



Le plus beau, le plus fort album de Lennon solo résulte d’une thérapie du cri primal suivie avec Arthur Janov à Londres. Le patient commence par libérer ses traumas d’enfance en appelant sa maman (*Mother*). *Hold on*, juste après, est l’un des rares moments sereins du disque. Sa mélodie limpide a quelque chose de zen. Les paroles sont tout aussi simples : « *Tiens bon Yoko [ou John], ça va aller...* » S’assumer en dehors des Beatles passe aussi par la béatification de son amour pour Yoko Ono. Sur l’album suivant, il y aura le rigolo *Oh, Yoko !* et son piano bastringue. Ici on est encore dans le cocon d’un couple solidaire envers et contre tous.

“Working Class Hero” (“Plastic Ono Band”, 1970)



Une ballade éminemment politique sur une trame qu'on dirait sortie d'un recueil de traditionnels folk, à la manière du Bob Dylan période *protest*. Chaque mot pèse, les phrases fouettent, « *keep you doped with religion and sex and TV / and you think you're so clever and classless and free...* » Lennon se lamente sur la récupération par le système d'un héros de la classe ouvrière qui pourrait lui ressembler. Le miroir du succès et de la richesse lui renvoie une image équivoque. Même la chute est ambiguë : « *si tu veux être un héros, eh bien tu n'as qu'à me suivre...* » Oui mais où ?

“God” (“Plastic Ono Band”, 1970)



« *Dieu est un concept / fait pour mesurer notre douleur.* » La clarté de cette sentence lapidaire semble étonner son auteur lui-même, alors il la répète : « *I say it again...* » Les accords au piano, joués par Billy Preston, sont ceux de *Love Letters*, un morceau d'Elvis Presley teinté de gospel. Ce motif devient le support d'une litanie violente : Lennon énumère tout ce et ceux en quoi ou en qui il ne croit pas : la magie, le I-ching, la Bible, Hitler, Jésus, Kennedy, Bouddha, Elvis, Zimmerman (le vrai nom de Dylan), les Beatles... Au bout de ce complet vide-grenier de sa tête vient le seul salut : « *I just believe in me / Yoko and me* »... Le rêve est fini, insiste-t-il, dépouillé provisoirement de ses obsessions, mis à nu, la voix brisée, poignant.

“Jealous Guy” (“Imagine”, 1971)



Peut-on se passer d'*Imagine*, cet hymne officiel de l'utopie sans frontières, qui a depuis longtemps échappé à son auteur ? Oui on peut. *Jealous Guy*, qui s'est d'abord appelé *Child of Nature* au temps du double album blanc, brode sur un thème aussi universel de la nature humaine. Et la voix douceuse du Lennon versant « paix et amour » est plus pénétrante quand elle avoue ses faiblesses de mâle possessif qu'en égrenant des illusions vaporeuses. De plus la mélodie est imparable. Demandez à Bryan Ferry, qui en fit une reprise de crooner.

“Gimme Some Truth” (“Imagine”, 1971)



Quand il redescend de son nuage, Lennon peut encore sortir les crocs. C'est le carrément méchant *How Do you Sleep ?*, truffé de piques à l'adresse de Paul McCartney (le type qui a écrit *Yesterday* et ne peut plus que pondre *Another Day*). Mieux, ouvrant la face deux de l'album, *Gimme Some Truth* a cette virulence que Beatle John envoyait à Dylan quand il entendait *Like a Rolling Stone*. Les mots se bousculent, il retrouve cette jouissance de les postillonner en cascade, si ce n'est qu'à la place des collages surréalistes à la *I Am the Walrus* il vitupère (entre autres) les « *neurotic, psychotic, pig-headed politicians* » qui lui pourrissent la vie. Ça fait du bien par où ça passe.

“How ?” (“Imagine”, 1971)



Toutes les apparences d'un morceau mineur et pourtant. D'abord Lennon n'est jamais si touchant que lorsqu'il nous balance son désarroi. « *Comment puis-je avancer quand je ne vois pas de chemin devant moi ? / Comment puis-je avancer quand je ne sais pas où me tourner ?* » Puis c'est une de ses compositions les plus inspirées, avec des pauses, des reprises, un mouvement à la fois hésitant et majestueux, que les violons spectoriens servent à merveille — mieux qu'ils ne l'avaient fait pour le *Long and Winding Road* de McCartney, par exemple. « *Parfois je sens que j'en ai ma claque* », soupire notre homme. Le final *Oh, Yoko !* viendra remonter le moral du disque.

“Mind Games” (“Mind Games”, 1973)



En 1973, désormais résident new-yorkais, tiré à hue et à dia par des activistes réclamant sa caution, surveillé par le FBI, John Lennon commence vraiment à en avoir sa claque d'être autre chose qu'un musicien. Il enrôle une troupe de requins (David Spinozza, Gordon Edwards, Jim Keltner) et produit lui-même un album mi-figue, mi-raisin. Le morceau-titre s'en détache aisément, dans une veine hymnale qui lui a souvent réussi depuis *All You Need Is Love*. Pour ceux qui trouveraient là l'exercice un poil trop efforcé, il y a le plus pensif *One Day (at a Time)* en falsetto, réminiscent de *Love*.

“Steel and Glass” (“Walls and Bridges”, 1974)



C'est l'album qui fait suite au fameux « Lost weekend », parenthèse désenchantée qui vit Lennon, séparé de Yoko et couvé par son assistante May Pang, mener une vie de patachon à Los Angeles avec de fieffés ivrognes (Harry Nilsson, Keith Moon...). Ce retour aux affaires ne donne pas que des merveilles, John livré à lui-même ayant un fâcheux penchant pour les productions surchargées. Sans surprise, les morceaux les plus saillants sont des ballades, un genre où il a toujours excellé. *Steel and Glass* a aussi du mordant. Le type visé, avec son « *L.A. tan* » et son « *New York talk* » était semble-t-il Allen Klein, manager de la fin des Beatles.

“Nobody Loves You (When You’re Down and Out)” (“Walls and Bridges”, 1974)



Celle-ci pourrait sauver l'album à elle seule. Sublime chanson de déprime inspirée par un vieux blues (que chantait Eric Clapton sur l'album *Layla*, de Derek and the Dominos), elle a les allures d'un standard qu'auraient pu interpréter le Sinatra des années Capitol ou Elvis en fin de parcours. Mais la voix de Lennon colle ici parfaitement, sans trop d'effet (juste un peu d'écho) à ces couplets désabusés. « *I've been across the water now so many times / I've seen the one-eyed witchdoctor leading the blind...* » Au milieu d'un cortège de cuivres et cordes, les simples mots « *and still you ask me do I love you ?* » résonnent encore longtemps après l'extinction des fastes. Quant à la chute, « *tout le monde vous aime quand vous êtes six pieds sous terre* », suivie d'un sifflotement qui fera tiquer les superstitieux (c'était paraît-il un signe funèbre), on peut toujours la méditer quarante ans après la mort de ce monstre attachant, contradictoire et si humain, que fut John Lennon.